
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 26/2 (1999)

DOI: 10.11588/fr.1999.2.47492

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

century in personal (the monarch) and dynastic terms, was, increasingly, seen in terms of the nation and country. Considering in 1782 how best to persuade the French government to support his aggressive Balkan views, Joseph II included the need for »a means to cover itself vis à vis the French public«, an indication of the potential importance of public opinion and of the appeal to it as a lever on and within government.

Yet, the unity and importance of public opinion is open to question. First, public opinion was, and is, open to multiple definitions. It is most helpful to think of a number of widely-held opinions that lacked specific force, such as the wish to be seen to do well, and the need to protect national territorial and commercial interests; as well as more particular notions that were not so widely held, but which were presented as public opinion by their protagonists. Dziembowski has focused on Anglo-French relations, but he could also have looked at the widely-expressed hostility to the Austrian Alliance of 1756–1791.

Secondly, popular opinion could be regarded as factious, and ministries could resist it. In early 1761 Choiseul sought a rapid peace, largely due to financial problems and troubles arising from *parlementaire* opposition. However, in a *lit de justice* on 21 July, Louis XV overcame the opposition and the war continued.

This contextualisation of Dziembowski's book does not negate his superb scholarship. Drawing on a comprehensive knowledge of a wide range of sources, particularly pamphlets, songs and plays, Dziembowski ably establishes the contours of a newly-energetic patriotism focused on opposition to Britain. He also shows how the war led to a rethinking of Britain as rival and example. It also, as he shows in a skilful analysis of the vocabulary of politics, led to a rethinking of France: »En premier lieu, et le fait est capital, l'essentiel de l'outillage linguistique de la Révolution en matière d'expression du sentiment national s'est mis en place entre 1750 et 1770« (p. 494).

Jeremy BLACK, Exeter

Michel ESPAGNE, Werner GREILING (Hg.), *Frankreichfreunde. Mittler des französisch-deutschen Kulturtransfers (1750–1850)*, Leipzig 1996, 364 S. (Deutsch-französische Kulturbibliothek, 7).

Le titre de cet ouvrage collectif surprend quelque peu, d'autant qu'il paraît obsolète, et peut-on vraiment compter le nationaliste E. M. Arndt parmi les »amis de la France«? Certes, si l'on compte aussi bien l'action négative que l'action positive, son rôle dans les relations franco-allemandes a été très important, ce que fait d'ailleurs bien ressortir H. J. Lüsebrink, qui suit les étapes de la vie et de l'œuvre de cet écrivain; sujet suédois, voyageur admiratif de la sociabilité française, publiciste devenu à la suite du traumatisme provoqué par la défaite de Jéna un nationaliste francophobe qui se complaisait à opposer les stéréotypes allemands et »welches«. Après 1806, ce démagogue n'était manifestement plus un ami de la France. Dès lors n'aurait-il pas mieux valu supprimer »Frankreichfreunde«? Par contre sous le terme de »Mittler« on peut subsumer des attitudes aussi bien positives que négatives.

Certes, dans de précédentes publications consacrées aux transferts culturels franco-allemands, M. Espagne et ses coéditeurs respectifs s'étaient déjà expliqués sur leur méthode, néanmoins l'introduction épistémologique n'est pas superflue. En prenant leurs distances par rapport aux comparaisons, qui, non sans raison, ont aujourd'hui mauvaise presse, ils n'en retiennent cependant que les abus, la fâcheuse tendance positiviste de rapprocher des éléments parfois hétérogènes et d'en conclure à la dépendance, à la trahison ou à l'erreur. Or, tout dépend de l'esprit dans lequel les études de la réception sont faites. L'essentiel, c'est de ne pas se contenter de constater une influence ou un décalage entre l'original et l'œuvre étrangère, mais d'en chercher les raisons. Et la même remarque vaut pour la traductologie; là aussi il s'agit de voir dans quelle mesure ce que le comparatisme a appelé les »belles infi-

dèles« tient compte de l'horizon d'attente ou de la mentalité des récepteurs et si celles-ci témoignent de l'idéologie de l'intermédiaire ou de ses commanditaires, désireux de souligner l'exotisme du produit étranger ou au contraire de le gommer pour ne pas trop dépayser leur public. Mais seule l'analyse détaillée du décalage, ce que les éditeurs appellent »l'hétérogénéité culturelle«, qui doit également préoccuper la traductologie et l'étude de la réception, la sélection opérée sur le modèle étranger par l'intermédiaire ainsi que le contexte sociologique, culturel et historique dans lequel s'insère le nouveau produit, sont capables de faire ressortir sa portée interculturelle.

Voilà justement ce que proposent les éditeurs du présent recueil pour l'étude des transferts de faits culturels divers. Longtemps négligé, ce champ d'investigation apporte manifestement un enrichissement important à la recherche, mais ce n'est qu'en relation avec l'imagologie, la traductologie et l'étude de la réception qu'il peut donner une image plus juste des relations culturelles entre deux pays. En même temps les éditeurs rappellent que les transferts culturels sont souvent complexes, voire à double sens, notamment quand l'intermédiaire, installé dans un nouveau pays d'accueil, garde des liens avec son pays d'origine, et qu'il y a un décalage important entre son horizon d'étranger et l'atmosphère dans laquelle il vit et dont il s'imprègne imperceptiblement ou consciemment, lorsqu'il connaît un conflit intérieur latent entre son identité nationale d'origine et son nouveau milieu.

Il y a cependant un certain décalage entre le programme de l'introduction et plusieurs contributions du volume. Elles suivent certes toutes le même schéma: après avoir rapidement fait le bilan de la recherche sur la personnalité de l'intermédiaire, elles retracent son itinéraire biographique, mais sans toujours éviter l'aspect anecdotique, de sorte qu'on perd parfois de vue le problème du transfert culturel ou économique. Plusieurs auteurs font aussi des remarques concernant les stéréotypes nationaux, mais ils ne s'attachent guère à les analyser.

Les différents intermédiaires sont présentés dans un ordre chronologique; les premiers ont marqué de leur empreinte les rapports franco-allemands de la seconde moitié du XVIII^e siècle, tandis que les derniers ne se sont manifestés qu'à partir des années quatre-vingts et plus encore dans les premières décades du XIX^e siècle. Autre mérite du recueil, le véhicule du transfert est très divers: à côté d'œuvres écrites, déjà très diverses, surtout si l'on tient également compte du code Napoléon et des correspondances, figurent l'enseignement oral et l'œuvre architecturale. La gamme est donc très riche. En outre, à côté des intermédiaires professionnels tels que les traducteurs, les publicistes et les professeurs de langue, nous trouvons un graveur, un architecte et un juriste, sans parler du rôle des femmes dans les milieux aristocratiques et cultivés de l'Empire germanique.

Une des originalités du recueil, c'est le large éventail des intermédiaires retenus qui représentent bien des milieux et métiers différents. Abonnée à la »Correspondance littéraire«, la duchesse Louise Dorothee de Saxe-Gotha est connue d'abord comme correspondante de Voltaire, dont l'éloge dithyrambique aurait cependant pu être relativisé. La duchesse a contribué au rayonnement de la pensée française et, selon Bärbel RASCHKE, à faire une »extraordinaire symbiose« entre »l'idéologie bourgeoise« des écrivains français des lumières et les salons aristocratiques auxquels elle transmet leur message. Toutefois, cette symbiose a été bien ambiguë, car nombre de princes allemands flirtaient avec les idées progressistes parce qu'elles étaient écrites en français, langue réservée à l'élite, mais ils les auraient censurées dans la langue de leurs sujets. Dans un intéressant article Michael WERNER, qui prépare aussi la publication de la correspondance de Jean Georges Wille, étudie les scènes de genre de ce graveur, marqué par le hollandisme; après avoir retracé l'itinéraire biographique, qui mène cet artiste de Gießen à Paris, où il devint »graveur du Roi« et académicien, tout en étant le point de rencontre des voyageurs allemands, M. Werner montre, grâce à cet exemple, la complexité de l'acculturation; Janus bifrons, Wille ne cesse de favoriser l'échange entre ses deux patries. L'exemple du Francfortois Johann J. Bethmann, étudié par W. HENNINGER, qui jette en même temps un coup d'œil sur cette dynastie de banquiers,

n'est pas moins intéressant; non en dernier lieu grâce à la diaspora protestante, il fit fortune à Bordeaux et sa surface financière lui permit de jouir de la confiance de Louis XV et de Joseph II, qui l'annoblit même. Toutefois le fait qu'en tant que grand banquier et armateur il ne dérogeait pas, eût mérité d'être mieux expliqué, tout comme la situation des protestants en France; c'est sans doute parce qu'il la trouvait trop précaire que Bethmann a préféré conserver le droit de bourgeoisie de sa ville natale et demander en même temps la citoyenneté d'un canton suisse plutôt que de se faire naturaliser français. Le Bavarois Michael Huber, qui fut l'un des premiers à retracer l'évolution de la littérature allemande pour un public parisien entiché des idylles allemandes, servit d'intermédiaire aux deux littératures, d'une part par ses nombreuses traductions, de l'autre par son enseignement à Paris et à Leipzig. Avec le diplomate prussien Bernhard W. von der Goltz, à l'étroit à Paris en raison des maigres subsides que lui allouait Frédéric II, Th. HÖPEL éclaire bien les aléas des relations diplomatiques entre la Prusse et la France entre 1769 et 1794. Le cas de Heinrich A. O. Reichard, bibliothécaire et publiciste de Gotha, que W. GREILING désigne de façon pertinente comme le type du »frankophilen Revolutionsgegner«, méritait une étude, car si avant 1789 il avait été un intermédiaire très actif, mais purement littéraire, ce dont témoignent différents recueils, dont la »Bibliothèque des Romans«, adaptée au goût du public allemand – Reichard distinguait »verdeutschen« et »traduire« –, avec la Révolution française il se convertit à la politique et, après 1792, dans son »Revolutions-Almanach« il engage le fer contre les Jacobins français et allemands, tout en continuant, parallèlement, dans ses revues en langue française (»Journal de lecture, Cahiers de lecture«) à communiquer à l'élite allemande des œuvres d'auteurs français, parfois même inédites. Adrian Christian Friedel, professeur de langues à Paris et traducteur d'allemand, est certes moins connu, mais son rôle n'était pas négligeable, d'autant plus qu'à la fin des années soixante-dix, il avait créé le premier cabinet de lectures allemandes à Paris, prédécesseur de l'Institut Goethe, comme dit J. Voss, qui, malgré ses recherches, n'a pu découvrir le catalogue de cette bibliothèque, connue surtout à travers les récits des voyageurs allemands. »Revolution als Kulturtransfer«, c'est sous ce signe que Heinrich Zschokke, bien replacé dans le contexte historique helvétique par H. BÖNING, a trouvé place dans ce recueil. Originaire de Francfort-sur-l'Oder, cet écrivain prolifique est devenu un militant révolutionnaire en Suisse. L'auteur de »Meine Wallfahrt nach Paris«, auquel H. BÖNING attribue aussi »Der Freiheitsbaum«, un petit drame révolutionnaire jusqu'alors prêté à Nikolaus Müller, a répandu des idées républicaines et démocratiques, combattant en même temps la propagande contre-révolutionnaire et la politique prussienne.

Signalons au moins encore que grâce à F. DUMONT, Barbara HAHN et M. KRAMP sont également analysées les contributions interculturelles du juriste Heinrich Gottfried W. Daniels, successivement magistrat rhénan, français et prussien, de Rahel Levin-Varnhagen, dont les lettres trahissent ses images nostalgiques de la France, et du rhénan Franz Ch. Gau, archéologue et architecte qui, à Paris, a d'une part milité pour l'achèvement de la cathédrale de Cologne, symbole de la nouvelle identité allemande, et d'autre part, grâce à l'église Sainte-Clotilde de Paris, joué un rôle important dans le débat français sur le néo-gothique. Dans ce recueil il ne manque qu'un compagnon allemand ayant fait son tour de France; mais sur ce point, ce sont les documents qui font défaut. Et en ce qui concerne la musique, il y eut bien au XVIII^e siècle la querelle des Piccinnistes et des Gluckistes, mais Gluck et Mozart ne firent que passer à Paris et ce n'est qu'après 1820 que, prenant en quelque sorte la relève de l'Italie, l'Allemagne commence à s'imposer comme la patrie de la musique et que les Offenbach et les Meyerbeer conquièrent Paris où ils s'installent.

Gonthier-Louis FINK, Strasbourg